

LIVRE PREMIER

LE MYSTERE D'UNE NUIT DE PRINTEMPS

I. Un Mort qui marche

Deux heures du matin. Sur Paris, une nuit splendide, sans lune. Les marronniers feuillus de l'avenue Henri-Martin se rejoignaient par le faite, formaient une sorte de voûte opaque, très longue, couvrant les deux chaussées et l'allée cavalière. Il régnait, sous ce tunnel aux ténèbres épaisses, un silence impressionnant.

De distance en distance des becs de gaz piquaient leur timide lueur ; mais leurs éclats blafards ne dépassaient pas le trottoir et la grille des petits jardins qui bordent l'avenue sur toute sa longueur. Pas de noctambules. A cette heure, il y a longtemps que la vie s'est endormie dans ce quartier aristocratique. Les soirs de fête mondaine, les fenêtres de petits hôtels ou d'immeubles magnifiques sont lumineuses, et une activité élégante les entoure. Mais, cette nuit, aucune file de voitures et d'autos ne stationnait près d'aucune façade.

Un valet de chambre passa, tenant par la taille une soubrette, ensuite un taxi qui s'en allait vers la Muette. Puis, tout retomba dans le calme et le silence.

Au troisième étage d'un grand immeuble, une fenêtre s'ouvrit lentement craintivement, pourrait-on dire, et une silhouette d'homme se pencha au dehors.

Bientôt, la fenêtre se referma.

Par des échappées dans la verdure des marronniers, des étoiles brillaient, étrangement lumineuses, dans un ciel d'encre violette. Leur scintillement jaune, ou vert, ou rouge, les faisait ressembler à des milliers de gemmes accrochées à la voûte céleste, comme des pierres précieuses, semées dans une robe de fée. La voix lactée, à la phosphorescence nébuleuse, évoquait des écharpes diaphanes, déroulées dans l'immense étendue ou de lointaines îles d'opales dans un océan noir.

Sous la féerie splendide du ciel, sans lune, la porte de l'immeuble, où tout à l'heure une fenêtre s'était ouverte, grinça. La même silhouette apparue sortit par l'entrebâillement, traversa le petit jardin, ouvrit l'huis sur l'avenue. L'homme hésita, jetant des regards inquiets, comme angoissés, à droite et à gauche. Après avoir scruté l'ombre épaisse, sous les frondaisons printanières, il rentra dans l'immeuble. Il en ressortit presque aussitôt, les épaules chargées d'un gros paquet et s'en fut en courant presque, sous les arbres de l'allée cavalière, qu'il se mit à suivre dans la direction du Bois.

Son fardeau devait être très lourd, car à peine eut-il franchi une cinquantaine de mètres, l'individu parut chanceler sous la charge. Il se raidit néanmoins, s'appuya contre le tronc d'un marronnier ; et, quand il eut repris des forces, il se remit à marcher.

Bientôt, malgré sa résistance physique, il lui fallut s'arrêter. Il respira bruyamment, se retourna, constata que personne ne l'avait épié, suivi. Après une courte hésitation encore, il traversa l'avenue, marcha sur le trottoir des numéros pairs et, finalement, s'effondra avec sa charge singulière, sur un banc placé au coin de la rue des Sablons.¹ Alors, il s'essuya le front avec un mouchoir, car il suait à grosses gouttes, et ses yeux hagards explorèrent de nouveau les alentours.

Fébrilement, il essaya d'installer le lourd et long ballot, qui avait dans les quasi-ténèbres une vague forme humaine, sur le banc ; après quoi il s'éloigna très vite, retraversa l'avenue. Bientôt sa silhouette, un peu haute et massive, se perdit dans l'ombre épaisse du tunnel de feuilles et de branches.

¹ Le rue des Sablons n'est plus reliée, de nos jours, à l'avenue Henri-Martin, car le nom d'une partie de celle-ci fut changé en avenue George Mandel en 1941; c'est précisément sur cette section que se déroule les événements contés dans ce chapitre.

Au ciel splendide s'allumaient encore, par moments, de nouveaux points lumineux ; ou bien des étoiles filantes passaient, rapides, à travers les constellations, ainsi que des fusées.

Or, sur le trottoir de l'avenue, du côté des numéros pairs, deux agents s'avançaient lentement, tout en causant. Soudain, au coin de la rue des Sablons, ils tombèrent en arrêt devant la masse bizarre qui gisait sur le banc.

— Halte ! fit l'un.

— Qu'est-ce que ça peut bien être ?

— Un poivrot répliqua. l'autre, en lui posant une main sur l'épaule.

Mais le paquet humain, mal équilibré, roula par terre, et les agents poussèrent un juron. S'étant penchés sur l'individu pour le saisir et le mettre debout, ils se redressèrent subitement, les yeux hagards, les jambes molles ; ils s'apercevaient que l'inconnu était mort.

Un bec de gaz, à la lumière tremblotante, jetait des rayons sur la face blafarde de l'homme ; elle était livide, crispée, et les yeux gardaient, au fond des prunelles vitreuses, comme un tragique reflet d'épouvante. L'aventure troublait fort les deux agents. Nouveaux venus, dans le service, affectés à la surveillance de ce quartier riche et tranquille, ils n'avaient pas encore eu occasion de prendre contact avec le crime. A contempler cette figure expirée, gardant l'empreinte de la peur.

Ils n'avaient aucune illusion sur leur sinistre trouvaille. Jusque-là ils n'avaient guère accompli d'autres besognes que de renseigner des étrangers sur leur chemin, d'arrêter des cyclistes sans lanterne ou de ramasser des soûlauds incapables de retrouver leur demeure. Et ce premier contact avec le drame les jetait dans des transes.

— Jules, fit timidement l'un d'eux, faudrait tout de même savoir ce qu'on décide ?

— Oui, Hector.

Ils se regardèrent, pâles, et convinrent qu'il fallait ramasser le cadavre et le porter au commissariat. Mais, quand ils essayèrent de le soulever, l'un par les pieds, l'autre par les bras, ils le trouvèrent si lourd et ils tremblaient, surtout, tellement, qu'ils ne purent avancer. Alors, abandonnant le mort sur le trottoir, ils se concertèrent. Ne fallait-il pas plutôt laisser le « macchabée » où ils l'avaient trouvé, afin qu'on pût faire sur place toutes les constatations nécessaires ?

Résolution finale : Jules irait avertir le commissariat. Hector resta pour garder l'assassiné.

— Pauvre garçon ! Il était jeune et beau, ma foi ! Riche ? Oui, car il est bien habillé. Alors, c'est pour le voler qu'on l'a tué !

Il se pencha pour examiner la blessure. Aucune trace de sang. Pas une souillure ne maculait ses vêtements. Et le corps était encore chaud ! On aurait pu le croire seulement évanoui, si les yeux n'avaient eu cette poignante expression de terreur, trahissant une fin dramatique. L'agent marmonna :

— Pourquoi était-il sur ce banc ? Allons, c'est la grande affaire dont les journaux parleront.

Et le sergent se vit, en une seconde, mêlé à une cause célèbre. Il ferait une déposition sensationnelle ; les quotidiens, sans doute, publieraient la photographie de Jules et de lui, Hector.

Comme il songeait, survint une limousine luxueuse, conduite par un chauffeur au visage singulier. Elle allait vers Passy, souple et silencieuse, à peine trahie par l'imperceptible ronflement d'un moteur bien réglé. Le conducteur aperçut le gardien de la paix veillant sur le cadavre allongé sur le trottoir et, probablement, intéressé par ce spectacle, arrêta sa machine. Il considéra la loque humaine étendue. L'agent crut saisir des paroles échangées avec une personne qui devait se trouver à l'intérieur de la voiture, des mots bizarres, brefs, en langue étrangère. Mais il ne tarda pas à se persuader qu'il avait été le jouet d'une illusion, car, s'approchant, il constata que l'auto était vide. Cependant, le nouveau venu ne s'en allait pas, semblait porter à la contemplation du cadavre un intérêt étrange.

— Vous regardez ce pauvre bougre ? fit l'agent. Nous l'avons trouvé mort, sur ce banc, mon collègue et moi.

Il disait cela parce qu'il éprouvait une envie irrésistible de parler, pour chasser l'émotion ressentie. Au surplus, l'automobile était luxueuse ; le mécanicien était au service, cela ne faisait aucun doute, de gens très bien. Mais, à sa grande stupéfaction, le chauffeur ne lui répondit pas. Alors, le brave Hector vit qu'il avait une drôle de figure basanée, presque noire, entourée d'un turban as soie, des traits ascétiques et des oreilles ornées de boucles d'or. Il n'eut que le temps de se jeter en arrière ; la portière, brusquement

ouverte, avait failli lui heurter le visage. Or, cette portière s'était ouverte toute seule, puisqu'il n'y avait personne dans la voiture, et que le chauffeur hindou tenait à deux mains son volant. L'agent, vaguement inquiet, retourna près du cadavre.

A cette minute, se produisit un événement extraordinaire, miraculeux, tragiquement effarant, qui devait rester à jamais incompréhensible pour le malheureux gardien de la paix. On eût dit, à ce moment, que, sous la voûte des marronniers, les ténèbres s'étaient subitement épaissies. La lumière clignotante du bec de gaz se couchait sous une bouffée d'air froid, faisant tout autour les ombres vacillantes. Et, sous les yeux épouvantés de l'agent, le mort bougea ! Le buste, d'abord, se souleva ; l'homme paraissait assis par terre avec les bras ballants, la tête penchée sur la poitrine, un peu de côté, dans une attitude de sommeil. Mais, presque aussitôt le corps se dressa dans un effort suprême, et la tête, toujours penchée, branla de droite et de gauche, comme celle d'un pantin. Un moment, la macabre vision se tint debout, prostrée, pareille à une loque lamentable ; elle fit un pas, l'agent entendit un soupir, et la sinistre dépouille s'écroula sur le banc !

— Je rêve, pas possible ! songea le flic, affolé.

Mais, s'étant frotté les yeux, ayant constaté qu'il ne dormait pas, que sa sensibilité était réelle, son ouïe toujours fine car il entendait le ronflement du moteur, que le mécanicien de l'auto faisait tourner à vide, il dut convenir de cette effarante certitude : le cadavre, sans doute mal à l'aise étendu sur le trottoir, avait jugé bon de retourner s'asseoir sur le banc.

— Alors, ce cadavre. était vivant ?

Une émotion formidable fit battre le cœur de l'agent. Mais, tout de suite, il eut cette idée généreuse porter secours à l'inconnu ! Horreur ! les yeux du mort gardaient leur étonnante fixité, où restait pétrifié le reflet d'une atroce épouvante. Donc, le mort était bien mort ! Et, puisque l'agent ne dormait pas et qu'il n'était pas fou, il y avait là-dessous un sortilège effroyable. Les cheveux du sergent se dressèrent sur sa tête.

Triomphant de sa peur, exaspéré d'ailleurs par le sourire ironique de l'Hindou, toujours au volant de l'automobile, le sentiment du devoir exaltant son courage jusqu'au sacrifice le plus douloureux, il résolut d'avoir le dernier mot. Et puisque ce cadavre ressuscitait dans une farce macabre, il décida, au premier geste qu'il ferait, de lui passer les menottes. Il les sortit de la poche de sa tunique. Le mort, à nouveau, s'était dressé. Comme un pantin lamentable, flasque, sans nerfs, il était debout sur le trottoir, plus horrible avec sa tête pendante et branlante, ses bras longs battant les cuisses, la poitrine creusée, les genoux saillants, les jambes flageolantes et les pieds tournés, tels ceux d'un infirme misérable. Il ressemblait à ces bonshommes de toile et de son qu'on promène au bout des perches dans les campagnes, le jour du carnaval, et qui, la journée finie, ayant été malmenés, battus, à demi vidés de leur rembourrage, s'affalent comme des loques tristes et molles, ou des outres dégonflées.

Mais il marchait, ou plutôt il se traînait, en dodelinant de la tête et balançant les bras, comme s'il eût esquissé un pas de danse macabre, et, tout en zigzaguant, se ployant et se redressant, telle une baudruche monstrueuse, il se dirigea vers la limousine, s'y engouffra, non sans se cogner la tête à la portière, enfin s'étala sur les coussins. Alors, ses facultés lui revenant soudain, l'agent comprit que le mort allait lui échapper. Le bruit caractéristique d'un embrayage de moteur ne lui laissait, d'ailleurs, aucune illusion. Il bondit vers l'automobile, enjamba le marchepied, mais comme il se disposait à passer la tête par la portière, il vit se dresser devant lui la face horrible, épouvantée, du cadavre. Les yeux révoltés, tout blancs et vitreux, le fixèrent. Puis, brusquement, le bras flasque du mort se leva et l'agent reçut en pleine figure un coup de poing qui l'envoya rouler dans le ruisseau.

Il se releva tout de suite, mais pour voir la limousine mystérieuse démarrer, se perdre dans la nuit. La tête du mort pendait à la portière, et un rire sinistre glaça l'agent Hector d'épouvante.

Longtemps il se frotta les yeux, terriblement torturé, angoissé. Il s'assit sur le banc où, tout à l'heure, le mort ambulait reposait, car ses jambes ne le soutenaient plus. Son cœur défaillait ; et, se demandant s'il n'avait pas vécu un cauchemar, il tourna des yeux désespérés vers le ciel, un morceau qu'il pouvait apercevoir à travers la masse mauve de la voûte de feuilles des arbres de l'avenue. Au-dessus de ce mystère, le ciel indifférent, d'une belle couleur sombre, splendide, veloutée, étendait son vélum infini où

des milliers de points jaunes, rouges, bleus, verts, scintillaient pareils à des gemmes très pures. Parmi leur splendeur, la voie lactée déroulait son écharpe immense de soleils.

II. Une Communication à l'A.D.S.

L'après-midi qui précéda cette mystérieuse nuit de printemps où un cadavre de jeune homme assassiné, se relevant, marcha quelques pas en titubant, vers deux heures du matin, sous les feuillages de l'avenue Henri-Martin, monta, devant un gardien de la paix effaré, dans une automobile vide, dont la portière s'ouvrit toute seule, démarrant ensuite en vitesse, conduite par un chauffeur, enturbanné, aux oreilles ornées de boucles d'or l'après-midi qui précéda cette fantastique nuit de printemps à Paris, avait été joli et clair comme un page d'avril précédant une ténébreuse sultane Shéhérazade à la robe étoilée, des contes des mille et une nuits.

A seize heures, malgré la délicieuse tentation de cet après-midi, très doux, ensoleillé, incitant aux promenades, le public le plus select couvrait les gradins de l'amphithéâtre de l'Académie des Sciences. Pour entendre le docteur Jean Fortin, le vaste hémicycle, empli d'auditeurs et de curieuses en dépit du beau soleil et du ciel si bleu, faisant du printemps une féerie, le vaste hémicycle avait pris un air de réunion élégante. Beaucoup de toilettes claires, de chapeaux empanachés et fleuris, mettaient, parmi la tache morose des vêtements sombres des hommes, comme la joie, sur la tête des femmes, de bouquets d'ailes, de plumes rares et de minuscules jardins. A seize heures, après d'autres communications d'un plus faible intérêt, hors-d'œuvre préparant le régal annoncé, le docteur Jean Fortin se leva pour prendre la parole. Figure saisissante dès le premier abord, rasée, hâlée, avec des yeux malicieux ou cruels, selon la pensée du moment, une face intelligente et fine de pape, évocation d'un Innocent III supérieur, autoritaire et hautain, qui aurait semblé, dans cette Académie des Sciences, présider un Concile. Les yeux du savant avaient on ne sait quoi de railleur en se posant sur l'assemblée et ils souriaient en apercevant çà et là, sur les gradins réservés au public, une silhouette de connaissance.

Le docteur Fortin était l'enfant terrible de l'Académie des Sciences. Sa réputation faite de découvertes extraordinaires, de travaux d'une audace déconcertante, de discussions, de calomnies, de jalousies, était surtout populaire. Les confrères s'inclinaient devant son génie, mais ils avaient peur de l'homme au tempérament ardent, au cœur trop riche, à la verve malicieuse. Fortin avait horreur de tout ce qui était officiel et pratique ; il admirait les illuminés qui passent leur vie à poursuivre un idéal élevé, insaisissable. Il ne se cachait point d'aimer les révolutionnaires en art, en sciences et même en politique et cette attitude lui valait des relations insolites dont ses amis s'épouventaient.

Original dans ses façons brusques et très bon, dédaigneux des honneurs, des récompenses il préférait à sa boutonnière une rose à une rosette et des publicités. Mais, hanté de chimères admirables, le grand public l'aimait, et cette admiration sincère des foules faisait d'un membre de l'Institut, savant distingué — ils le sont tous —, banalement un savant glorieux d'une gloire véritable. Le docteur Fortin gravit, avec une souplesse remarquable, les marches de l'estrade, et, d'une voix nette, déclama :

— Messieurs,

« Le sujet sur lequel j'ai à vous faire aujourd'hui une communication est trop vaste pour que j'espère en épuiser, d'une seule fois, l'angoissante question. Je veux vous parler de l'existence de l'âme, problème si grandiose qu'il semble dépasser, à prime vue, l'intelligence et la pensée humaines. Aussi le travail dont je vais vous entretenir est plutôt un commencement d'études, un faisceau d'observations dont nous pouvons tirer des enseignements ; mais il faut bien vous garder d'y voir encore une œuvre définitive.

« Au reste, que savons-nous ?

« Dès que nous étudions les manifestations d'un esprit sain, d'une âme, pour mieux dire, nous avons l'impression de nous trouver en face d'un phénomène fluïdique, d'une force d'ordre magnétique ou électrique.

« Eh bien, de même que, depuis longtemps, nous utilisons le magnétisme et l'électricité sans en connaître le véritable pourquoi, de même nous utilisons les forces fluïdiques de l'âme, sans rien savoir de précis sur leur origine. Ce sont, pourtant, des forces formidables. Elles n'ont ni poids, ni aspect, ni couleur ; mais, tandis que les unes, emmagasinées dans l'air et le sol, semblent régir le monde, les autres, plus intimes, habitent notre cerveau et commandent nos actes, nos travaux, nos passions.

« Et je ne vois pas pourquoi alors que nous avons domestiqué l'électricité, asservi le magnétisme nous ne serions pas les maîtres de notre spiritualité.

« Ceci nous amène, tout naturellement, à la recherche du dédoublement de nous-mêmes, à la décomposition scientifique de notre dualité. Séparer d'une enveloppe corporelle l'âme qui l'habite afin de mieux traiter, étudier cette âme, en changer peut-être les aspirations, n'est-ce pas un but digne de s'imposer à l'idéal d'un homme de science ?

« Déjà, ne l'oublions pas, nos grands hypnotiseurs, Charcot, Luys,² pour ne citer que ceux-là, nous ont fait assister à des cas troublants d'extériorisation de l'âme humaine. L'expérience est facile, et je l'ai recommencée moi-même, très souvent, avec ma fille Jeanne, ma collaboratrice devenue tellement supérieure que, dans certaines recherches, je deviens presque son élève. »

Quelques membres de l'assemblée se retournèrent, essayant de découvrir, dans le public, la jeune fille dont les travaux étonnaient le monde scientifique. Mais Jeanne Fortin n'assistait pas à la séance. Le docteur continuait :

— Tel sujet perd conscience de son individualité et devient entre les doigts du maître une machine obéissante et passive. Le sens des choses est interverti, le goût se modifie profondément, le corps est insensible à la souffrance et peut prendre même des positions contraires aux lois de l'équilibre.

« Pourquoi ?

« Parce que l'âme est absente, et il ne reste entre les mains de l'opérateur qu'un automate.

« Ainsi nous en sommes à manier l'âme, fluide subtil, comme l'électricien manie le courant dont il tire l'énergie, la lumière, la chaleur. Et il est possible c'est le point capital de ma communication, d'ordonner à ce fluide de quitter, pour un temps, l'être qui l'anime, pour animer une autre enveloppe corporelle. Les sujets ne s'en portent pas plus mal, comme je vais avoir l'honneur de le prouver par une expérience publique.

« Ce fluide est emmagasiné dans des circonvolutions de notre cerveau et, comme tout ce qui est en nous, ne se repose jamais. Vous n'avez pas été, messieurs, sans réfléchir à ce monde qui vit de nous, en nous et pour nous. Sans cette activité moléculaire qui est la constituante même de tous les corps, la vie ne pourrait se manifester ; nous nous considérons comme un être ; en réalité, nous sommes une association d'êtres, auxquels s'ajoutent des éléments chimiques, minéraux, gazeux, et finalement, fluidiques. La nature, après avoir composé un être dont les mouvements mécaniques sont réglés par tout un jeu de muscles, de nerfs et d'os, a donné à tout cela un moteur fluide, et notre cerveau fait l'office du tableau de réception et de distribution des sensations. Ainsi utilisons-nous quelques forces extérieures électricité, magnétisme, ondes, rayonnement, etc. Vous savez aussi bien que moi, ces merveilleux asservissements, par le roi des animaux, des fluides extérieurs.

« De là, nous avons été, tout naturellement, amené à l'étude des fluides intérieurs, des fluides de l'esprit, de l'âme. De même que nous nous servons de l'électricité et du magnétisme, sans avoir pu les analyser, de même nous allons nous servir du fluide animal, sans pouvoir le définir étrange fluide en vérité, dont nous sommes à la fois maîtres et esclaves, Car il nous est permis de diriger notre pensée à l'état de veille ; et, à l'état de rêve, il vagabonde d'une façon des plus bizarres. Ainsi, un être qui dort six heures par jour, vit le quart de son existence d'une seconde vie extraordinairement fantaisiste. En outre, si le sujet est assujéti à des anomalies morbides, son fluide perd sa personnalité et obéit à une volonté assez forte pour le dominer ; en ce cas, un fluide inférieur est dompté par un supérieur.

« De plus, ce fluide inférieur peut être trompé, dupé, contraint à des actes contraires à son jugement et à sa propre volonté. Ce fluide humain, messieurs, vous le savez, est sujet à des anomalies qui en sont comme les maladies. L'étude comparative de divers fluides et de divers moyens de les influencer nous ont amenés à des résultats surprenants à ceci, entre autres, que le fluide de sujets normaux pouvait être forcé à l'obéissance passive par un fluide cultivé ayant sur les autres une domination absolue. De là à amener l'extériorisation de ce fluide et son vagabondage à l'état de veille, il n'y a qu'un pas. Ce pas, nous l'avons franchi et je viens vous soumettre ici le résultat d'expériences dont, je l'avoue à ma honte, la démonstration et l'analyse ne nous sont encore pas possibles. »

² Les neurologues Jean-Martin Charcot (1825-1893) and Jules Bernard Luys (1828-1927).

A ce moment, un remous se fit dans l'assistance. Aussi bien parmi les confrères que parmi le public, beaucoup se demandèrent connaissant le caractère singulier de Fortin s'il n'allait pas se livrer à une extravagance. Car ce savant génial mais, pour d'aucuns, un peu hurluberlu, était fort capable d'une excentricité.

Cependant, il avait fait, déjà, tant de communications sensationnelles que celle-ci, à la réflexion, n'était pas plus troublante que les autres. Et, quand on sut que le membre le plus renommé de l'Académie des Sciences allait procéder à une permutation d'âmes, un petit frisson passa dans la chair des « belles madames ». Souriant, l'air d'un pape sardonique, le docteur continuait :

— N'attendez pas, messieurs, que je vous lise le formidable rapport qui traite cette question. Outre que la révélation de ma découverte ne serait pas sans dangers, si je la rendais publique, elle est trop technique et beaucoup trop importante pour que j'en entreprenne la lecture. J'ai fait imprimer un mémoire que je me propose d'offrir à l'A. D. S. (Un mouvement se produisit et Fortin, toujours souriant, expliqua) *à la Déesse... l'Académie Des Sciences...* Mais je crois qu'il est sans inconvénient, par contre, de procéder, dès maintenant, à une épreuve qui convaincra les incrédules. Mesdames...

Les membres de l'Académie des Sciences se regardèrent, un peu choqués et inquiets. C'était la première fois qu'un des leurs, au sujet d'une communication, s'adressait directement au public décidément le docteur Fortin avait juré de ne se refuser aucune liberté.

— Mesdames, reprit-il, je fais appel à votre bonne volonté. Il n'y a, d'ailleurs, aucun danger. Quelle est celle de vous qui veut continuer de parler à ma place, avec mon faible esprit, bien entendu ?

Un professeur souffla dans l'oreille de son voisin :

— Il s'adresse aux badauds, comme un charlatan, le lutteur forain, sur une place publique criant « À qui le caleçon ? »

Les autres confrères ouvraient de grands yeux, témoignant de leur émoi. Ils ne savaient à quelle manifestation géniale ou à quelle pitrerie ils allaient assister. Ce n'était plus, en tout cas, une séance ordinaire, et ça tournait au spectacle, la représentation de cirque. Les dames se regardaient, un peu effarées ; aucune cependant ne bougea.

— Très bien, fit la savant. Je serai obligé de me passer de votre bonne volonté.

S'adressant alors à la marquise de Virmile, il dit, en s'inclinant :

— Ce sera donc vous, Madame, car vous êtes une de celles que l'on n'accusera point de compérage. Une partie de mon esprit, de ma pensée, je veux dire, dès à présent se glisse dans votre cerveau. Vous êtes déjà Fortin, et je garde de ma personnalité seulement ce qui est nécessaire pour diriger cette expérience.

La marquise, devenue toute rouge, esquissait un geste de refus. Cependant, tout à coup, à la stupeur du public, elle se leva, prit l'air décidé et un peu machiavélique du docteur Fortin, pendant que celui-ci s'asseyait, la mine attentive.

— C'est prodigieux ! s'exclama-t-on.

— Elle a toute l'allure de Fortin !

— C'est de la sorcellerie

— Chut ! la marquise parle !

En effet, Mme de Virmile, continuait le discours de Fortin, à l'endroit où celui-ci l'avait laissé :

— L'âme évolue. Fluide mystérieux, elle ne cesse d'exister, sans souci du corps qu'elle habite et anime. Si le corps meurt, elle l'abandonne et cherche une nouvelle enveloppe. Ainsi en est-il de tous les fluides. Un courant électrique est prisonnier dans un long fil de cuivre. Un simple contact, une décharge, libère ce fil conducteur du fluide qui s'échappe dans l'air ou dans la terre. Dans l'air, accumulé aux pôles, d'un nuage, il deviendra l'éclair, foudre, redescendra, sous cette forme ou sous une autre, capté par un nouveau conducteur. Ainsi, rien ne meurt tout évolue, se transforme. La matière retourne à ce qu'elle a été : humus. Les corps vivants tombent à terre, se décomposent, deviennent poussière, mais, poussière féconde où germeront de nouvelles vies.

A ce moment, la marquise s'arrêta court et s'assit. Aussitôt, ce fut un membre vénérable de l'Académie, le chimiste Bernardet, qui se leva pour continuer le discours. On le vit rajeunir de vingt ans, tandis que la marquise prenait un air affaissé de vieillard. Mais par la bouche du chimiste Bernardet, parlait toujours l'esprit de Fortin

— Vous avez pu juger, mesdames et messieurs, la docilité d'un fluide, d'une âme, dont une partie a passé successivement du cerveau du docteur Fortin dans le cerveau de Mme de Virmile et dans celui de l'illustre Bernardet. Résumons, l'esprit de Mme de Virmile habite le cerveau du docteur Fortin ; celui de Bernardet habite le cerveau de la marquise ; et moi, Fortin, j'anime, en ce moment le corps de mon ami Bernardet.

Les assistants se regardèrent, anxieux, car ils se demandaient, avec inquiétude, où s'arrêteraient toutes ces permutations. Cependant, à l'air assuré de Fortin, ils étaient certains que les choses se remettraient facilement en ordre, quand il en aurait pris la décision.

Le spectacle du trio, pourtant, avait de quoi provoquer, des appréhensions : le docteur Fortin s'asseyait en arrangeant autour de lui une robe imaginaire, tandis que la marquise, fatiguée, prenait un coin de son écharpe pour s'en essuyer le front et le crâne, dérangeant ainsi tout le savant édifice d'une coiffure compliquée ; Bernardet, lui, se caressait le menton d'un geste habituel à Fortin.

Le docteur se hâta de conclure en faisant une nouvelle transposition. Les mains posées sur la tête, ses doigts allaient et venaient comme ceux d'un électricien sur les boutons d'un tableau de distribution de lumière. Il semblait ainsi, avec des gestes de dactylographe, diriger toute la scène qui intéressait l'Académie, l'inquiétait, la troublait et amusait le public.

— Au reste, fit-il, ceci ne prouve pas encore que nous sommes sur le chemin de l'immortalité de l'âme. Ces extériorisations sont trop semblables à ce qui se produit pendant le sommeil, où notre âme peut vivre plusieurs existences en quelques heures. Mais je ne suis qu'au début de mes recherches, et j'espère que, dans un avenir prochain, le mystère aura livré quelques secrets nouveaux.

Il dut s'arrêter : ce chassé-croisé des intelligences, des âmes, menaçait de créer des quipropos d'une nature trop gaie pour l'austérité du lieu. En effet, pendant qu'il terminait son discours, le chimiste et la marquise, placés à côté l'un de l'autre, se considéraient avec étonnement. La marquise, voulant se servir de son face-à-main, se mettait à l'œil la montre de Bernardet, pendant que le fameux chimiste, croyant s'éponger le front, continuait à fourrager dans la coiffure de la marquise.

Très vite, le docteur se hâta de réparer la confusion des intelligences en opérant la mutation nécessaire à l'harmonie des individus. Les deux victimes de Fortin reprirent aussitôt leurs personnalités ordinaires, sans se douter le moins du monde de ce qui s'était passé.

Au moment de quitter l'estrade, le docteur Fortin avait un peu l'air d'un prestidigitateur qui vient d'exécuter des tours. Il souriait, visiblement satisfait de l'admiration du public et de l'effarement de ses collègues. Comme un saltimbanque de génie, il regarda l'assemblée et conclut :

— Ceci, mesdames, messieurs, n'est qu'un faible aspect du problème formidable qui nous est posé et dont le seul but, le seul intérêt pour nous, est de savoir ce que devient notre fluide personnel, notre âme, après la mort. Retourne-t-elle, comme la matière, au grand Tout, ou conserve-t-elle sa personnalité, c'est-à-dire, sans tout le fatras des actions humaines, au moins, le progrès acquis scientifiquement et moralement.

« Or, voici la conclusion de mes recherches, au point où nous en sommes actuellement et qui n'est guère que le premier pas dans le mystère. L'esprit humain passe de la vie à la mort comme il va de la veille au sommeil, Avez-vous essayé de préciser le moment absolu de cette transition ? C'est impossible ! Cela est, pourtant, et se renouvelle tous les jours. Donc, le fluide intellectuel échappe à la vie et passe dans un nouvel état. Que va-t-il lui arriver ? S'il était un corps, un gaz même, il obéirait aux lois physiques de la Terre et obéirait, entre autres, à la loi de la pesanteur et continuerait une évolution sur le globe. Mais, fluide, il échappe à cette loi et demeure dans l'univers, au point où il se trouve au moment de la mort, c'est-à-dire que la Terre, emportée par son mouvement de translation à près de cent mille kilomètres à l'heure, continue sa course à travers l'espace, et que l'âme, n'obéissant plus, puisque fluide, aux lois d'attraction et de pesanteur, reste au point de l'Univers où elle était à la seconde même de la mort, c'est-à-dire de la séparation du fluide, âme, et du corps, matière... Vous voyez-vous, âme humaine, placée ainsi, sans transition, au milieu de l'espace astronomique ? Si, par une étude approfondie des phénomènes sidéraux, elle n'est pas préparée à l'envolée splendide à travers les mondes, folle de terreur, elle retourne à son berceau, et retrouve facilement sur ce globe une nouvelle réincarnation et recommence une nouvelle existence terrestre. Si, au contraire, par la connaissance des grandes lois stellaires, elle est en

voie de progrès, elle dédaigne notre Terre, et va chercher ailleurs de nouvelles sensations et une graduelle élévation spirituelle.³

« Voici, mesdames et messieurs, tout ce que nous croyons devoir vous dire aujourd'hui : c'est que l'esprit est un fluide maniable, grâce à la science, comme les autres fluides. C'est peu. Souhaitons que, parmi la multitude des savants que hante la question, un plus heureux, découvre la clef de l'obsédant mystère. »

Un tonnerre d'applaudissements souligna ces dernières paroles, et le docteur descendit, au milieu des ovations de tous. Il ressemblait, de plus en plus, au clown qui vient d'étonner le cirque, et nul ne savait, pourtant, la hautaine et merveilleuse pensée que cachait son sourire. Vite, il serra quelques mains de complimenteurs et sortit rapidement.

Dehors, un groupe de snobs, de snobinettes, séduits par ses façons pittoresques et légendaires, l'attendaient pour l'acclamer. Des gens du peuple, qui passaient, ayant entendu prononcer son nom, s'étaient arrêtés aussi et tout ce monde formait une badauderie momentanée, bizarre et enthousiaste, bien parisienne.

Un homme de haute taille, brun, en jaquette de fine coupe, chapeau de soie très chic de ligne et de reflets, à l'aspect altier, aux yeux extraordinairement beaux, qui impressionnaient, accompagnait jusqu'à son auto une jeune femme très élégante, la comtesse Simone d'Armez : et un opérateur était en train de « tourner » ce départ pour les actualités des cinémas Gaumont.

— Au revoir, madame, disait le superbe cavalier qui semblait continuer et conclure un flirt (son regard ensorceleur et hardi allait droit au but et, s'y complaisant, la pénétrait comme un désir invisible et fort). Sans besoin d'autres paroles, vous lisez dans mes prunelles mon admiration profonde. A bientôt, jolie comtesse. Je serai près de vous, en esprit, et en vérité plus tôt que vous ne pensez, et mieux que vous n'imaginez.

Mais Jean Fortin parut. Des mains nombreuses se tendirent vers lui. S'étant dégagé avec peine, il se disposait à monter dans une voiture, lorsqu'il s'arrêta et tressaillit. L'homme de haute taille, aux yeux sataniques, le saluait. Fortin se précipita vers lui.

— Marc Vanel ! Toi ici ! J'ai reconnu, tout de suite, tes yeux ardents !

Leurs mains s'étreignirent avec effusion. Le gentleman, aux prunelles démoniaques, expliquait :

— Maître, j'étais parmi ceux qui vous écoutaient tout à l'heure, et je me suis passionné, comme autrefois, lorsque j'étais votre élève.

— Mon meilleur élève ! Que ce temps est loin ! Mais d'où sors-tu ? Tout le monde te croyait mort !

A cet instant, le docteur Fortin s'aperçut que l'homme aux yeux extraordinaires n'était pas seul. Un personnage, d'allure modeste, se tenait à côté de lui, Vêtu d'un complet léger, le veston serré, boutonné, il n'attirait pas beaucoup les regards, l'air un peu chétif, à côté de l'athlète brun qui le dominait de sa présence, Néanmoins, les prunelles de ce petit homme brillaient intensément dans une face à peau bistrée, où l'on sentait une obscure vaillance. Le docteur Fortin était trop observateur pour ne pas remarquer ce type silencieux et grave, volontairement effacé. Vanel fit les présentations :

— Le camarade Tchitcherine, incognito à Paris, commissaire aux Affaires étrangères des Soviets.

L'étranger s'inclina.

— Je vous salue humblement, maître.

Le docteur Fortin se sentit impressionné.

— Eh bien, puisqu'en retrouvant un ami, j'en récolte deux, vous allez me faire le plaisir de venir dîner avec moi ! Allons, c'est entendu, je vous emmène. Je connais quelqu'un qui va être épaté.

— Votre fille. Comment va Jeanne ?

— Etonnante ! A côté d'elle, je ne suis rien, mon cher ami, oui, je ne suis qu'une mazette.

— Je la reverrai avec joie, fit le docteur Vanel, un peu ému au souvenir du passé lointain, de toute sa jeunesse qui lui montait au cœur.

³ Cette notion de libération cosmique de l'âme fut popularisée par Camille Flammarion dans *Lumen* (1887) ainsi que dans plusieurs autres œuvres de fiction ou pseudo-fiction spéculative de l'époque ; sa première apparition semble remonter au le texte de Louis-Sébastien Mercier « Nouvelles de la lune » (1768).

— Et tu retrouveras aussi Garnier, Alexandre Garnier, tu sais bien, le professeur dont tu aimais les leçons. Aujourd’hui, c’est un praticien émérite, il gagne beaucoup d’argent ; il a mal tourné ! Mais son fils Georges, qui, jadis, te tenait compagnie, collabore avec nous. .Ah ! ça me fait très plaisir de te retrouver !

Une splendide limousine était rangée contre le trottoir. Vanel dit quelques mots rapides au chauffeur, au visage bronzé entouré d’un turban de soie, aux traits ascétiques et aux oreilles ornées de boucles d’or — son chauffeur hindou — qui descendit, ouvrit la portière. Le savant, suivi de ses deux invités, monta dans l’auto qui démarra et fila aussitôt vers la porte de Saint-Cloud. Elle emportait trois hommes en apparence semblables, et pourtant si différents. L’un, Fortin, venait de jongler, pour ainsi dire, de *renaniser*⁴ physiquement, quasi immatériellement, avec le problème des âmes ; le second, l’ardent communiste russe, synthétisait, très nettes, les aspirations vagues d’une grande masse humaine amortie et inerte, d’une nation jusque-là immobilisée dans sa vieillesse séculaire, avait proclamé, à Moscou, avec Lénine et des camarades de folie, la république des misérables. Quant au troisième, le docteur Vanel, plus puissant et plus méphistophélique d’aspect, aux yeux agressifs, mystérieux, hallucinants, il avait quelque chose d’un mage ou d’un sorcier.

Qui était ce Marc Vanel ? Comme les deux autres, Jean Fortin, Tchitcherine, il avait le front illuminé de ceux qui fréquentent le temple des vérités éternelles.

Et ce livre va montrer cet *Homme-Dieu*.

⁴ Le verbe *renaniser* est un néologisme tiré du nom du philosophe Ernest Renan (1823-1892), célèbre pour son livre *La Vie de Jésus*, qui faisaient de tous les éléments surnaturels et miraculeux de simples embellissements dûs à légende du Christ. Le terme est donc parfois employé pour décrire des arguments similaires expliquant l’apparence du surnaturel par des causes naturelles.